

Avec « Zikrayat », la chorégraphe rend hommage à la chanteuse Oum Kalsoum

## Les positions dialectiques de Leila Haddad

« *IL FAUT que les programmeurs nous ouvrent les portes* », constate Leila Haddad, qui vient six jours d'affilée de remplir le Théâtre du Trianon, boulevard de Rochechouart. C'est à ses frais que cette « militante » de la danse orientale dans toutes ses subtiles variations corporelles se produit à Paris. Soit près de 3 000 euro par soirée, sans compter la location de matériel technique complémentaire.

Dans *Zikrayat* (la mémoire), elle rend hommage à la chanteuse Oum Kalsoum. Cette création, déjà donnée au Théâtre Mogador, tire son titre d'un poème homonyme, écrit par Ahmed Rami : « *Ce poète a composé plus de 200 chansons pour celle qui l'inspirait tant!* », rappelle la chorégraphe, qui sur scène est entourée de huit danseuses et d'un garçon. Ensemble, ils racontent une histoire de la danse orientale, à tort nommée « danse du ventre » par les légionnaires de Napoléon, de retour d'Égypte, prenant la partie pour le tout, une manière bien masculine d'envisager le corps féminin. On ne leur jettera pas la pierre...

D'autant que les coups les plus

durs portés à cette danse célèbre vinrent de l'intérieur. Pour mémoire: en 1834, le pacha Mehemet Ali exile 400 danseuses en Haute Égypte ; en 1955, Nasser ; exige que le nombril soit masqué. Peu à peu, la danse ne sort plus du contexte des fêtes familiales, s'enferme, de peur, éternellement, d'être assimilée à la prostitution On sait qu'en Égypte, actuellement, les danseuses doivent obtenir un permis de la police des mœurs, qui dépend du ministère de l'intérieur. L'AFP indiquait récemment que, dans ce même pays, la réalisatrice Jocelyne Saab s'était vu interdire le tournage d'un film sur la sexualité féminine avec pour héroïne une jeune danseuse.

« *Quand je vois dans la salle, comme dimanche en matinée, trois femmes voilées, j'ai envie de pleurer, et d'aller illico me mettre en bikini à Couronnes* », dit Leila Haddad, née à Djerba, en Tunisie, qui elle aussi a dû sérieusement argumenter pour que sa famille comprenne qu'en dansant dans les théâtres, et non dans les cabarets, elle se battait fièrement pour faire reconnaître sa culture. Elle est de tous les colloques, invitée dans le

monde entier à danser en solo.

## VISION PARTAGÉE

Dans quelques jours, elle sera à Berkeley, en Californie. Dans *Zikrayat*, c'est donc l'aventure de la danse orientale qu'elle esquisse à grands traits, influencée par les Tsiganes venus d'Inde, tout Comme le fut le flamenco, avec lequel elle présente des liens de parenté. Huit filles donc, de niveau inégal, défendent ce spectacle, toutes heureuses de monter sur scène, certaines pour la première fois.

« Je ne peux pas lutter avec les tarifs offerts aux excellentes interprètes qui souvent préfèrent le cabaret. Les danseuses qui sont avec moi, je les ai formées, elles partagent ma vision de la danse. Il y a aussi un garçon qui nous accompagne. Il est homosexuel, on me le reproche parfois. Je ne vais pourtant pas opprimer les homosexuels comme les femmes le sont. » La première partie de *Zikrayat* emprunte à la comédie musicale, avec des costumes très vifs, des voiles multicolores et des corps vêtus jusqu'au menton. Leila Haddad dévoile son jeu avec distance et humour. Jusqu'au moment où elle se lance dans un solo, très long, très beau, où, avec un plaisir infini, elle montre comment, des orteils à la pointe des cheveux, elle met en mouvement chaque centimètre de son corps, y

compris chaque mini-muscle de son ventre.

Cette façon d'envoyer le rythme d'un endroit à un autre, au point qu'on en suit des yeux le trajet sans difficulté, expose le corps féminin dans toute sa mobilité féconde. Observer le faufilement de la danse sur et sous la peau constitue en soi « *une géorhythmique du monde, de l'Asie à l'Europe. Il faudrait aller devant l'ambassade des États-Unis danser, dire que, dans quelques jours, c'est cette culture séculaire que les Américains veulent effacer* », dit avec force Bernard Rémy, de la Cinémathèque de la danse, venu avec son jeune fils.

Leila Haddad ne dirait pas non. Elle sait à quel point son désir de faire vivre sa culture librement n'est jamais gagné. « *Je sais combien pour imposer ma danse je dois l'envelopper dans un discours intellectuel qui la légitime. Je ne dispose pas toujours de ce temps-là.* » Pourtant, en voyant la salle archi-comble du Trianon, en grande majorité des femmes, on se dit, depuis près de vingt ans qu'on assiste au travail de la danseuse, que son engagement artistique n'est pas vain.

Dominique Fréard